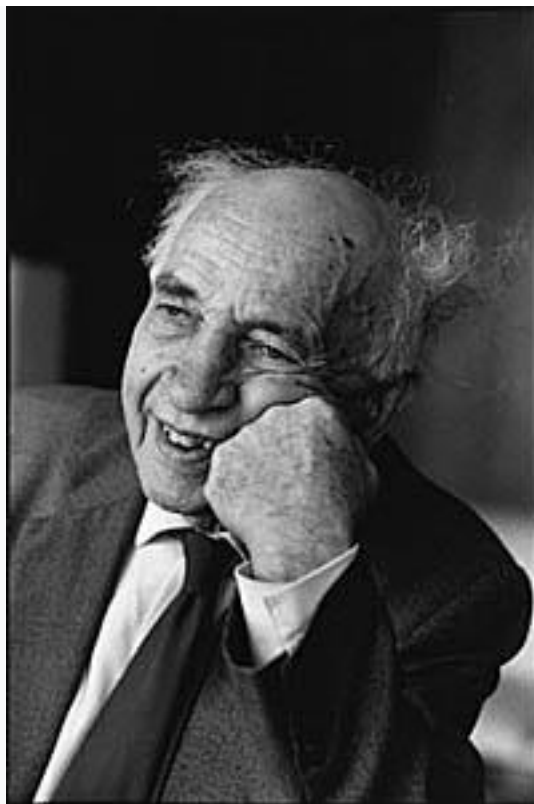


Alfred Sauvy (notice wikipedia)



Alfred Sauvy, par Erling Mandelmann (1983)

Alfred Sauvy, né à Villeneuve-de-la-Raho (Pyrénées-Orientales) le 31 octobre 1898 et mort à Paris le 30 octobre 1990, est un économiste, démographe et sociologue français. Inlassable dénonciateur des phénomènes de dénatalité et de vieillissement, il est aussi connu pour sa théorie du déversement et la création de l'expression « tiers monde ».

Il est à l'origine de la création de l'Institut national d'études démographiques (INED) dont il est le premier directeur (1945-1962).

Professeur à l'Institut d'études politiques de Paris de 1940 à 1959, il est élu professeur au Collège de France en 1959, où il occupe la chaire de démographie sociale jusqu'en 1969.

Origines

Alfred Sauvy naît dans une famille de propriétaires terriens et viticulteurs, originaire de l'Hérault et établie en Roussillon depuis le milieu du ^{xix}^e siècle. Il compte parmi ses ancêtres Louis Ribes, qui fut député des Pyrénées-Orientales à l'Assemblée législative. Son grand-père, Alfred Sauvy, fut conseiller général des Pyrénées-Orientales et son autre grand-père, le général Tisseyre (1838-1937), commandant du ^{xvii}^e corps d'armée. Un cousin de son père, Eugène Sauvy, est maire de Perpignan entre 1904 et 1907.

Son père, engagé comme soldat d'infanterie en 1914, meurt au front en 1918¹.

Il est le frère de la journaliste et grand reporter Titaÿna.

Études

Il fait ses études secondaires au lycée François-Arago à Perpignan puis au collège Stanislas de Paris. Mobilisé en avril 1917, il prend part à la fin de la Première Guerre mondiale. Il est gazé un an plus tard lors de l'attaque de Villers-Cotterêts². Il entre à l'École polytechnique (X 1920) et à la Statistique générale de la France (SGF), en 1922. Il fréquente les milieux du théâtre et de la presse, se lie avec Tristan Bernard, rédige des critiques théâtrales, des grilles de mots croisés et de petits scénarios pour ses coéquipiers de rugby, parmi lesquels Jacques Tati³. Il se marie en avril 1932 avec Marthe Lamberet, il a une fille, Anne (née le 5 mars 1934). Sa sœur aînée, Titaïna, est une journaliste et grand reporter notoire.

Le démographe nataliste

Disciple de Maurice Halbwachs, il adhère aux thèses natalistes d'Adolphe Landry. Sous le Front populaire, il est membre du cabinet de Charles Spinasse (ministre de l'Économie nationale du gouvernement Blum). Il est ensuite, sous le gouvernement Daladier (1938), conseiller du ministre des Finances Paul Reynaud, qui, sur ses recommandations supprimera la semaine de 40 heures instituée par Léon Blum, passant la durée de travail à 41,5 heures. S'il rend hommage à Blum pour sa politique de dévaluation, il qualifie en revanche la semaine de 40 heures de contre-sens économique, « bloquant une économie en pleine reprise qui est l'acte le plus dommageable commis depuis la révocation de l'Édit de Nantes⁴ », une erreur si immense « que nous n'osons pas encore la reconnaître, tant il est malséant de s'en prendre à un progrès social⁵ ». Il dénonce toute sa vie le malthusianisme, qui recommande la dénatalité et le partage du travail.

En 1986, il s'inquiète du déséquilibre entre les évolutions démographiques de l'Afrique et de l'Europe : « La question du terrorisme venant du Proche-Orient est dérisoire à côté du déséquilibre qui se profile en Méditerranée occidentale. On oublie totalement l'effondrement de la natalité en Espagne et en Italie, encore beaucoup plus grave que celui de la France. A côté de cela, l'Algérie et le Maroc doubleront leur population dans vingt-cinq ans [...] Il y aura bientôt une disproportion dangereuse non seulement dans les nombres mais aussi les âges. D'un côté des peuples jeunes, exubérants et, de l'autre, des vieux pensant à leur retraite et à leur tranquillité. D'où un déséquilibre dangereux et la tentation de s'assurer un espace vital⁶. »

Sous l'Occupation

Sous le régime de Vichy, le Service de la Démographie de René Carmille absorbe la SGF, le 11 octobre 1941 ; l'ensemble prend le nom de « Service national des Statistiques » (SNS), qui siège à Lyon, en zone libre. Mais Sauvy reste à Paris et participe au « Conseil d'études économiques » créé en mai 1941 sous la présidence d'Yves Bouthillier, secrétaire d'État à l'Économie nationale et aux Finances, ainsi que du Comité d'études pour la France.

Le 8 mai 1943, Alexis Carrel lui proposa le poste de conseiller technique pour les départements de bio-sociologie et de biologie de la population, auprès de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains dont Carrel était le régent. Le 4 juin, Sauvy lui répondit qu'il n'était pas capable de l'accepter, étant responsable de l'Institut de conjoncture

qui avait besoin d'un immense travail de Sauvy. Toutefois, il lui assurait son soutien en faveur de ces départements⁷.

En juin 1941, le nom d'Alfred Sauvy est mentionné dans un rapport remis par Henry Chavin, directeur de la Sûreté nationale, au ministre de l'Intérieur. Chavin y dénonce Jean Coutrot pour avoir fondé plusieurs groupements, comme le Centre d'études des problèmes humains à l'abbaye de Pontigny (dont Sauvy fut membre à compter de 1936⁸), prétendument dans le but de « recruter [...] des membres du MSE [Mouvement synarchique d'empire] »⁹. Le « rapport Chavin » constitue ainsi le point de départ des dénonciations visant le complot mythique de « la Synarchie »¹⁰.

Sauvy collabore aux *Bulletins rouge-brique*, une publication de l'Institut de conjoncture¹¹.

Directeur de l'INED

En 1943, il publie *Richesse et population*, où il plaide pour une politique nataliste et contre toute forme de protectionnisme corporatif ou syndical. Il est à l'origine de la création de l'Institut national d'études démographiques et en est nommé directeur¹². Il en fait un établissement de recherche multidisciplinaire. Il le dirige jusqu'en 1962, en y attirant de brillants collaborateurs. Il reste directeur de la revue *Population* jusqu'en 1975¹³.

Il entre au Conseil économique et social en 1947 et il y siégera jusqu'en 1974. Président de la section de la *conjoncture et du plan* de 1951 à 1972¹⁴. Il est également professeur à l'Institut de sciences politiques de 1940 à 1959¹⁴.

Dans un article paru dans *L'Observateur* le 14 août 1952, il est le premier à parler de « tiers monde », en référence au tiers état de Sieyès : « Car enfin ce tiers monde ignoré, exploité, méprisé comme le tiers état, veut, lui aussi, être quelque chose ». Auteur de l'expression, il la désavoue à la fin de sa vie : « Que l'on permette au créateur de l'expression tiers-monde, il y a déjà près de quarante ans, de la répudier, tant elle fait oublier la diversité croissante des cas. Englober dans le même terme les pays d'Afrique noire et « les quatre dragons » ne peut mener bien loin¹⁵. »

Alfred Sauvy collabore activement à *L'Express* de Jean-Jacques Servan-Schreiber, et conseille le gouvernement de Pierre Mendès France (1954).

Professeur au Collège de France

Alfred Sauvy est nommé au Collège de France en 1959 dans une chaire de démographie sociale : la vie des populations¹⁶. Soucieux d'informer le grand public, il envisage un bulletin synthétique mensuel d'information de l'INED (quatre pages), *Population & Sociétés*, qui sera mis en place en 1968 par son successeur, Jean Bourgeois-Pichat, et contribuera à redresser quelques idées reçues sur la dénatalité ou le vieillissement.

En économie, il est reconnu pour avoir formulé la théorie du déversement qui explique les migrations de la population active du secteur primaire vers le secteur secondaire et ensuite vers le secteur tertiaire.

Témoin de son temps, il participe à la connaissance de l'histoire économique de la France : il y consacre un épais ouvrage portant sur l'entre-deux-guerres, publié en 1965. Il est docteur *honoris causa* des universités de Genève, Bruxelles, Utrecht, Liège, Montréal, Païenne et Barcelone¹⁷. Il est membre de la section des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Bruxelles, de l'Academia Nazionale dei Lincei, de l'American Academy of Arts and Sciences Boston (Massachusetts) et de l'Académie de Philadelphie.

Esprit indépendant et engagé

Alfred Sauvy jouit auprès de ses contemporains d'une indéniable autorité personnelle. Il fait valoir et réaffirme inlassablement ses thèses dans de nombreux ouvrages et poursuit jusqu'à un âge avancé une carrière de journaliste : dans les colonnes du journal *Le Monde* et du magazine économique *L'Expansion*, il fait état de son désaccord fréquent avec les décisions des dirigeants politiques français, prises selon lui à trop courte vue.

La 'Biologie sociale' d'Alfred Sauvy

Par Louis CHEVALIER, professeur au Collège de France, *Le Monde*, 29 octobre 1954

Amené par une longue observation des faits économiques et démographiques à découvrir la nécessité et la possibilité de renouer avec cette grande tradition des économistes du dix-huitième siècle, pour lesquels l'étude de la multiplication des hommes ne se distinguait pas de l'étude de leurs niveaux de vie et du souci de leur bien-être, A. Sauvy s'était efforcé, en un premier ouvrage important et difficile, de poser de nouveau, et pour la première fois depuis cent cinquante ans, le problème économique et social fondamental en partant de la notion de population. La recherche restait théorique : par l'utilisation de ce concept de population optimale que l'auteur présentait " comme une simple commodité, rien de plus pour le moment, dont le démographe se sert comme outil intermédiaire ". Elle l'était aussi par la volonté d'aller du simple au complexe, de séparer systématiquement ces différents facteurs pour les envisager isolément et successivement : le nombre des hommes, puis leur répartition par âges, par activités, par catégories sociales. Elle l'était surtout par le refus d'expériences historiques et contemporaines qui eussent permis d'aller au delà de cette conclusion pessimiste que le calcul démographique et économique ne permettait guère de dépasser : une population croissante s'épuise à financer sa propre croissance; elle est, en définitive, moins riche, moins bien logée, moins prospère qu'une population stationnaire.

C'est au contraire en pleine expérience que débouche cette Biologie sociale - deuxième tome de la Théorie générale de la population, - par une masse de faits, d'où semble immédiatement résulter que jamais la diminution de la population n'a marqué une période heureuse pour les individus, désormais plus à l'aise dans leur cadre étroit : c'est l'Espagne paradoxalement

appauvrie, aux dix-septième et dix-huitième siècles, par une émigration qui eût dû permettre, en cette époque de technique sommaire et de population essentiellement agricole, une sélection des terres et une amélioration du sort de ceux qui restent. C'est l'Irlande tombant de 8 millions d'habitants en 1840 à 4 260 000 en 1940, sans connaître pour autant l'élévation des niveaux de vie qu'en cette période de progrès technique la théorie économique faisait prévoir. C'est la pauvre Bretagne surpeuplée, mais tirant bénéfice de sa forte population et dépassant en un siècle la riche Gascogne sous-peuplée, même sur le terrain le plus défavorable, celui de la production par tête. C'est la France enfin, à laquelle des conditions naturelles proverbiales et une dénatalité miraculeusement précoce semblaient promettre, en fin de course, une prospérité et une qualité que les niveaux de vie ou les performances actuelles, en tous domaines, ne font guère apparaître. C'est au contraire la Hollande tirant avantage de ses fortes densités ou l'Allemagne occidentale retrouvant dès 1950, en dépit de son surpeuplement et sans doute à cause de lui, le revenu national par habitant de 1936.

Comment expliquer une semblable contradiction entre la théorie et l'expérience, si ce n'est par l'oubli de l'effort humain ? En fermant d'autres voies la pression démographique contraint au progrès. La lutte continuelle contre un milieu défavorable a permis à la Hollande non seulement de combler son handicap initial, mais d'aller au delà : peuplé de 300 habitants au kilomètre carré, ce territoire bénéficie à la fois de la plus haute densité du monde et de la plus faible mortalité. La France n'a pas fini de pâtir de ses avantages originels et d'une absence de contrainte démographique qui lui a permis de tout laisser vieillir : ses logements, ses équipements industriels, jusqu'à son Université que rien n'obligeait à reconnaître des disciplines nouvelles.

Ce sont les différents aspects de cette intervention de l'homme qu'étudie A. Sauvy en ce second ouvrage, où il passe de l'analyse abstraite à l'observation des faits, de la rigueur apparente et confortable des constructions mathématiques à cette solidité d'un autre genre que confère aux recherches l'épreuve de l'expérience.

Mais, ce faisant, il entreprend bien davantage. Décrivant les rapports entre l'évolution économique et le comportement de l'homme, considéré au point de vue physique et au point de vue moral, il est amené pour l'étude même de ce comportement à mettre au point la première grande synthèse que nous possédions des recherches concernant les aspects biologiques et sociaux des phénomènes démographiques. La première ? Non pas. C'est bien à propos de cet ouvrage qu'il convient de rappeler cette tradition de recherches humaines que nous évoquions précédemment : non plus celle d'un Cantillon, comme pour le premier tome de contenu exclusivement économique, mais celle d'un Moheau essayant de définir " les causes physiques, politiques, civiles et morales du progrès ou de la décadence de la population " ; celle d'un Quételet apportant à cette définition les précisions supplémentaires d'une statistique en plein essor.

Cette tradition, interrompue dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, pour le plus grand dommage des recherches démographiques devenues purement quantitatives et des recherches sociologiques devenues purement qualitatives, c'est elle qui se trouve reprise ici, mais enrichie de tout l'apport de cette école démographique française à laquelle A. Sauvy - mieux placé que quiconque pour le faire - rend hommage, aux premières pages du livre, écrivant : " Loin de rester la science sauvage, sans maîtres ni élèves, la démographie va devenir

grâce à cette remarquable population de chercheurs sans égale dans le monde, semble-t-il, l'assise la plus sûre de la connaissance sociale. " C'est de ce point de vue que cet ouvrage nous semble présenter la plus grande importance et qu'il fait date. Il ne s'agit pas seulement pour A. Sauvy de compliquer de données biologiques et sociologiques ce problème des ressources et des populations, qui reste pour lui le problème fondamental. Il s'agit pour le chef de l'école démographique française - cet Institut d'études démographiques, qui a failli précisément s'appeler Institut de biologie sociale - de préciser ce qu'il y a de nouveau dans cet effort ancien pour faire de l'étude des populations un instrument privilégié d'études sociales, soit par la signification sociale des phénomènes démographiques eux-mêmes, soit par les perspectives nouvelles que la démographie ouvre aux recherches sociales proprement dites.

C'est évidemment dans l'étude des phénomènes démographiques traditionnels que l'apport des recherches récentes, non seulement à la démographie mais aussi à l'enquête sociale, est le plus grand. Il l'est par l'importance qu'il contraint d'accorder au vieillissement des populations, " de tous les phénomènes contemporains le moins contestable, le mieux mesuré, le plus sûr dans sa marche, le plus facile à prévoir longtemps à l'avance, et peut-être le plus lourd de conséquences ". Il l'est par le rôle accru des facteurs sociaux, probablement dans l'évolution de la fécondité, certainement dans l'évolution récente de la mortalité ; les recherches concernant la mortalité infantile montrent que cette mortalité est en raison inverse du savoir et que l'ignorance est plus meurtrière que la pauvreté. Il est de plus en plus permis de dire en somme qu'un décès social est un décès prématuré.

Non moins important pour l'étude générale des sociétés, bien que d'une autre nature, est l'apport de la démographie dans ces domaines où les phénomènes de population ne sont plus considérés en eux-mêmes, artificiellement isolés les uns des autres, mais dans les cadres divers, géographiques et sociaux, de leur interaction : in égale répartition des hommes entre les différentes régions du monde et, au sein de ces régions, entre les professions et entre les classes sociales ; conséquences de ces inégalités, migrations géographiques et professionnelles, mobilité sociale. Le rôle de la démographie n'est plus, comme pour l'étude de la mortalité ou de la fécondité, d'assumer la totalité de recherches qui relèvent beaucoup plus directement d'autres disciplines, économie politique ou sociologie. Mais devant l'inaptitude de ces disciplines, insuffisamment conscientes des facteurs humains ou insuffisamment précises, à remplir utilement leur propre mission, il est de définir, par une sorte de dépassement, ce que l'étude des populations permet d'ajouter à des recherches qui ne sont plus absolument démographiques. Ainsi faisait Moheau, distinguant jusque dans le titre de son ouvrage, d'une part, " les recherches " et, d'autre part, " les considérations sur la population de la France ", et voulant dire par là qu'une certaine familiarité avec les problèmes humains, une certaine expérience de l'essentiel, une certaine sagesse fondamentale, permettent d'aller au delà des phénomènes absolument mesurés et de mettre en ordre, d'une manière nouvelle et importante, les données des vieux problèmes économiques, sociaux, moraux. C'est armé d'une même sagesse - parce que puisée à de mêmes sources - qu'A. Sauvy procède à de telles mises en ordre, à de telles " considérations ", concernant par exemple ces problèmes sociaux sur lesquels les recherches sociales n'ont pas jusqu'à ce jour projeté de bien grandes lumières : le problème de la mobilité sociale, le problème de la coexistence de populations présentant des caractères physiques raciaux, culturels, différents ; le problème de l'adaptation et de l'assimilation des immigrés, ou le problème du complexe franco-algérien.

Ces exemples suffisent à indiquer qu'il est un autre aspect de cet ouvrage sur lequel nous avons trop peu insisté, parce que trop préoccupé peut-être de situer cette recherche dans la grande tradition qu'elle continue, par rapport aux ouvrages peu nombreux et appartenant à d'autres siècles, aux côtés desquels cette " biologie sociale " vient prendre place : c'est l'actualité constante d'études où les faits contemporains et la préoccupation du mieux-être des hommes sont pour ainsi dire à fleur de peau. Rapide et placé en fin d'ouvrage est le chapitre consacré à la politique de population. C'est que la préoccupation politique est ici partout présente. L'étude des populations mondiales a le mérite de préciser le danger que court notre monde divisé. De la même manière l'étude de la population française souligne les conséquences de la progression démographique actuelle. " Cette pression croissante, écrit A. Sauvy, doit peu à peu produire ses effets. Diverses voies sont possibles : ou bien les classes adultes cesseront de fermer la porte aux jeunes, de leur barrer logements et emplois, c'est la solution de sagesse ; ou bien elles manqueront de la clairvoyance nécessaire, et la chaudière sautera. "

M. Alfred Sauvy chargé de la chaire de démographie créée au Collège de France

Le Monde, 18 mars 1959

Une chaire de démographie vient d'être créée au Collège de France, que va occuper M. Alfred Sauvy, directeur de l'Institut national d'études démographiques. Ainsi l'enseignement de la démographie prend-il la place qu'il doit occuper dans l'Université.

Il existait déjà, outre trois centres régionaux, sous la forme d'un enseignement inter-facultés, cinq instituts universitaires de démographie : à Paris, Bordeaux, Lyon, Nancy et Caen. Mais il manquait à cet échafaudage une chaire centrale. Nul n'avait plus de titres à en être chargé que M. Alfred Sauvy.

Ancien élève de l'École polytechnique, il s'est spécialisé de 1922 à 1937 dans la statistique en travaillant au service statistique général de la France. De 1937 à 1945, il est chef du service d'observation économique et directeur de l'Institut de conjoncture. Ainsi le mathématicien, après s'être appliqué à la connaissance de la science statistique, reçoit une solide formation économique et sociologique, notamment en ce qui concerne les problèmes de la prévision.

Sous l'occupation, Alfred Sauvy publie le bulletin Rouge brique, seule feuille d'information non soumise à la censure française ou allemande. Il commence alors à s'attaquer aux problèmes de la population et de la science démographique et, depuis la libération, il se consacre à la recherche démographique. Il a compris l'importance de cette science et ses répercussions dans le domaine politique et économique. Il est alors nommé directeur de l'Institut national d'études démographiques ainsi que de l'excellente revue Population. Depuis 1946, il représente la France à la commission de population aux Nations unies, dont il a été le président de 1951 à 1953.

Alfred Sauvy a écrit de nombreux ouvrages dont la rigueur scientifique est heureusement tempérée par un certain humour et un grand sens de l'humain.

Au Collège de France M. Alfred Sauvy retrace la bataille pour la natalité

Par A. M. 13 avril 1959

La politique, la philosophie, l'économie, la physique nucléaire, la médecine, représentées par leurs meilleures têtes, ont accueilli vendredi, dans les murs augustes et spartiates du Collège de France, une science toute jeune, la démographie, en la personne du plus notable de ses militants, M. Alfred Sauvy.

Pour la leçon inaugurale d'un cours qui traitera des " aspects socio-politiques des problèmes de population " M. Sauvy n'a pas renoncé à la veste de velours qui lui conserve, sous les plafonds dorés du Conseil économique et ailleurs, cet air de paysan trapu - nez busqué, lèvres épaisses, touffes de cheveux plantés à la diable - égaré au pays des notables.

Cet aspect fruste, une élocution ne cédant rien à l'éloquence, font ressortir par contraste la distinction d'une pensée fertile. Elle séduit visiblement le parterre de princes de la pensée, d'étudiants des deux mondes, de toilettes printanières qui forment le public gourmand des grandes premières universitaires.

A ce public le conférencier raconte une insolite histoire de France, dont les vedettes ne sont pas les hommes d'État signataires de traités mais une population anonyme, dont le comportement national reflète tantôt le vieillissement accéléré par l'hémorragie de la première guerre mondiale, tantôt le rajeunissement amorcé à l'heure où " la nation fatiguée semblait devoir succomber à un siècle et demi de sénescence ".

Et M. Sauvy de saluer celui qui agita dans l'incompréhension générale la sonnette d'alarme, Adolphe Landry, " ce Corse qui fit gagner à la France plus de vies humaines que Napoléon ne lui en fit perdre ". D'autres hommes, par exemple MM. Daladier, Reynaud - au premier rang de l'assistance ce dernier hoche la tête, - " ont ouvert l'avenir ", à la veille du désastre, en créant le code de la famille. Les régimes se sont succédé, " Philippe Pétain et Charles de Gaulle se sont réciproquement condamnés à mort ", mais l'un et l'autre ont assuré la continuité de la politique de la natalité, qui est un antimalthusianisme.

L'introduction des données démographiques dans la prévision économique permettra de mieux sonder l'avenir. Mais la société, dit M. Sauvy, continue de montrer son attachement à la " science-fiction ", à laquelle il faudrait substituer la " conscience-réalité ". " L'école française, conclut M. Sauvy, avance dans cette voie. Mais quelle bataille ! "

M. Alfred Sauvy abandonne la direction de l'INED

Le Monde, 19 avril 1962

Un décret, publié au Journal officiel du 18 avril, met fin sur sa demande aux fonctions de M. Alfred Sauvy comme directeur de l'Institut national d'études démographiques. Il sera remplacé à partir du 7 juillet par M. Jean Bourgeois, actuellement directeur de la Division de la population aux Nations unies.

Les motifs de la décision de M. Sauvy sont simples : l'éminent démographe, qui n'a pourtant que soixante-trois ans, s'est trouvé trop âgé pour continuer à diriger l'I.N.E.D. Appliquant à lui-même ses théories sur la promotion de générations plus jeunes aux postes dirigeants, il a préféré être remplacé à l'I.N.E.D. par un spécialiste d'une cinquantaine d'années, qui aura ainsi quinze ans devant lui pour opérer les réformes qu'il pourrait estimer souhaitables.

M. Sauvy n'abandonnera pas pour autant l'I.N.E.D., dont il demeurera conseiller technique, et où il continuera à diriger certains travaux. Ses autres tâches continuent d'ailleurs à le solliciter abondamment : cours au Collège de France sur l'histoire des Français, travaux du Conseil économique et social, rédaction de chroniques économiques mensuelles, préparation de plusieurs ouvrages sur l'histoire économique de l'entre-deux-guerres et la prévision économique...

Son successeur, ancien élève de l'École polytechnique, a fait partie, à ses côtés, de l'équipe de démographes qui a fondé en novembre 1945 l'I.N.E.D. Il est demeuré à l'Institut jusqu'en 1954.

" La Révolte des jeunes " d'Alfred Sauvy

Par ANITA HIRSCH, LM, 10 septembre 1970

Alfred Sauvy n'est pas Cas-sandre. En 1959, l'année de la Montée des jeunes, il est directeur de l'Institut national d'études démographiques ; il vient d'être nommé professeur au Collège de France. Autant de chances d'être écouté et compris. De surcroît, le message est simple, et clair : les faits, ou plutôt les hommes, sont là. Les jeunes classes fortes, nées après la guerre (mai 1946 est le premier mois de l'avant-garde), atteignent l'adolescence. Après un siècle de vieillissement, de dessèchement, la France entre dans l'ère du renouveau. Cette montée des jeunes sera-t-elle, à elle seule, le talisman magique ? Oui, répond M. Sauvy, si, et seulement si, les Français acceptent les charges de ce glorieux et douloureux enfantement. Non, s'ils le refusent. " Si l'accueil n'est pas organisé - l'accueil, c'est-à-dire le triptyque enseignement, emploi, logement, - si les portes restent fermées, les jeunes sauront les forcer de vigoureux coups d'épaulement. Ils perceront cette épaisse carapace malthusienne, cette concrétion déposée par un siècle et demi de stérilité... La jeunesse ne se laissera pas étouffer. Si nous essayions

de le faire, si nous restions dans nos vieilles méthodes, dans nos vieilles idées, les jeunes feront éclater le système " et " l'ère du renouveau " sera " turbulence et désordre ".

Ainsi la révolte des jeunes, ce mouvement profond qui dépasse l'explosion de mai 1968 et le bris de matériel des universités, était-elle prévisible et prévue, et il était bon qu'elle le fût. La prévision n'est pas une fin en soi : son seul but est d'éclairer le champ des possibles afin de répondre par les choix et l'action d'aujourd'hui aux besoins de demain. Encore fallait-il entendre le message. En 1959, il ne l'a pas été.

Pourquoi ? Dix ans après, M. Alfred Sauvy répond. Après avoir prédit, il va expliquer.

Un siècle avant les autres peuples d'Europe occidentale, les Français ont entrepris, dès 1760, de réduire le nombre de leurs enfants. Cent ans plus tard, ayant renoncé à leur jeunesse, les Français sont vieux. Etre vieux, c'est cultiver le passé, renoncer à l'entreprise, refuser l'innovation, préférer la sécurité de la protection aux risques créateurs du progrès. Ce seront les lois Méline, la France agricole, le bas de laine, la Belle Epoque ! Et, plus tard, la reconstruction " à l'identique ", la législation des loyers, les contingentements, les subventions aux cultures attardées, les professions fermées, la protection du " petit "...

Quand soudain la grande tendance séculaire se renverse, les deux générations d'adultes qui se superposent à la jeunesse retrouvée resteront enfermées dans les mythes du passé. Si forte est la tradition, si sécurisante et aveuglante la protection des rentes de situation, que ces adultes ne voient ni les fortifications malthusiennes ni la forte poussée qui va les ébranler. Il y a, en 1968, effet d'une démocratisation spontanée, dix fois plus d'étudiants qu'en 1939, plus d'étudiants qu'il n'y avait d'enfants dans le secondaire trente ans auparavant. Mais ni les murs ni les programmes n'ont été ouverts. C'est dans l'Université qu'éclatera la révolte, car c'est là qu'elle devait éclater.

Expliquer, pour quoi faire ? Pour que les adultes comprennent que les jeunes ne sont pas trop nombreux, que la famille française, avec ses 2,3 ou même 2.4 enfants en moyenne, est loin d'être trop grande, que la France doit continuer, pour retrouver sa force de vivre, à recourir à la fontaine de Jouvence, que s'il est un accusé ce n'est pas la jeunesse mais la société qui n'a pas su l'accueillir. La révolte des jeunes n'est pas " révoltante ".

Ce message, renouvelé par l'observation des faits récents, devrait aujourd'hui être entendu.

Qu'en sera-t-il du second, non moins pressant, celui qu'Alfred Sauvy adresse non plus aux pères mais aux fils ? Ceux-ci le connaissent moins bien. Les exhorter à comprendre, à se libérer des mythes anciens comme des nouveaux, à " choisir entre la lumière et l'affreuse mêlée ", leur montrer que l'avenir proposé n'existe pas, qu'il leur appartient de le faire, sera-ce, à leurs yeux, abstraction adressée à une jeunesse abstraite ou langage concret permettant d'amorcer le dialogue ?

Les souvenirs d'Alfred Sauvy ou l'économiste face aux hommes politiques

Par P. V.-P., LM, 12 janvier 1973

Trois carrières menées parfois parallèlement, trois sciences cultivées simultanément, trois registres pour s'exprimer, c'est beaucoup pour un seul homme. Pourtant c'est bien le triple visage d'Alfred Sauvy. Economiste, démographe et sociologue, il dirige avant la guerre l'Institut de la conjoncture, fonde et anime de 1945 à 1967 l'Institut national d'études démographiques, enseigne au Collège de France de 1959 à 1969, tout en représentant la France aux Nations unies, en siégeant au Conseil économique et social : ainsi est-il tout à la fois haut fonctionnaire, expert et savant. Et c'est aussi le même auteur en trois personnes qui écrit tour à tour une monumentale Théorie générale de la population (1963-1966), une grande Histoire économique de la France entre les deux guerres (1965-1972), des livres d'actualité sur la montée (1959) ou la révolte (1970) des jeunes, d'autres études ou essais, des milliers d'articles - les lecteurs du Monde le savent bien - semant sa route, ses ouvrages et sa pensée de ces aphorismes qui résument en termes frappants et directs une réflexion approfondie et documentée et que l'on appelle, consécration suprême, des " sauvysmes ".

Derrière le grand commis, l'universitaire, le spécialiste, chacun a pu rencontrer en le lisant, en l'écoutant, un homme de culture et de droiture, sensible, attentif aux êtres, chaleureux et généreux. Rien d'abstrait, de froid, d'austère chez ce théoricien rigoureux, ce praticien consciencieux de trois sciences difficiles. Quand il entreprend de conter " de Paul Reynaud à Charles de Gaulle ", c'est-à-dire de 1934 à 1967, les souvenirs dont il est riche, c'est tout le suc des sauvysmes, toute la sève de l'expérience, qui nourrissent son propos.

Qu'on ne cherche pas dans ce livre une histoire chronologique ou exhaustive, un récit lié. " Scènes, tableaux, souvenirs ", dit le sous-titre, et il s'agit bien en effet d'une série d'anecdotes, de notations, de portraits au fil de la plume. Alfred Sauvy a connu ou côtoyé tout le personnel politique de trois Républiques, il a noué de solides amitiés dans la haute administration mais aussi dans les milieux du théâtre et de la littérature. Il raconte en toute liberté, il peint, car, s'il a beaucoup vu, il a aussi beaucoup retenu et il a l'esprit et la plume alertes, le sens des comparaisons saisissantes ou éclairantes.

Ainsi voit-on vivre Paul Reynaud, qui n'apparaît pas comme un politicien classique. Ainsi assiste-t-on aux débuts homériques du contrôle des prix sous le Front populaire. On apprend comment fut brisé par l'ignorance l'incompétence et la partisanerie, le premier outil de travail de la statistique en France. On entend la colère de Caillaux lorsqu'il découvre le décret-loi créant l'Institut de la conjoncture. On s'étonne de voir prendre au sérieux la construction à Paris d'une montagne de 1 000 mètres où il serait possible de faire du ski dans le but d'occuper les chômeurs à des travaux non rentables. On voit défiler Daladier et Léon Blum, Georges Bonnet et Gaston Palewski, Yves Bouthillier et Michel Debré, Pierre Mendès France et Charles de Gaulle, et puis soudain Paul Valéry ou Sacha Guitry, Tristan Bernard ou Jacques Tati. Dans le kaléidoscope, les silhouettes et les premiers rôles font la ronde, la petite histoire devient une leçon d'histoire.

" La vie en plus " d'Alfred Sauvy. Un clin d'œil

Par P. D, LM, 31 mars 1981

HUMOUR, humour, quand tu nous tiens... Alfred Sauvy fait mentir Disraeli. Avec lui, l'économie n'a jamais été une " science lugubre ". Il l'a suffisamment prouvé. Cette fois. Il s'adresse aux amateurs de Mémoires. Mais le mot est encore trop lourd. Certes, ce sont ses souvenirs qu'il égrène dans la Vie en plus, mais d'une façon si sautillante, si détachée, si peu convenue qu'on pense plutôt à un film à sketches en lisant son dernier ouvrage. Du cinéma, dès le générique, il pratique le flash-back. C'est d'un hôpital où il faillit mourir en 1978, de cette seconde naissance, qu'il prend le départ pour nous raconter sa vie. Et le spectateur ne s'ennuie jamais, parce que l'acteur n'a jamais su " poser ", même lorsqu'il occupait des fonctions aux allures ronflantes.

D'où lui vient cette allégresse, ce sens de la repartie, cette sensibilité et ce goût du clin d'œil ? Peut-être de cette enfance rude où il fallait, pour oublier les vicissitudes quotidiennes, plonger au " pays des merveilles ". Les " merveilles " de Sauvy, ce sera aussi bien, plus tard, la confection de " mots croisés ", la lecture de San Antonio, le rugby, le ski, le théâtre, les équipées avec Tristan Bernard ou Jacques Tati, que la préparation avec Michel Debré des décrets-lois de Paul Reynaud qui allaient, en 1939, redonner, juste avant la guerre, un coup de fouet économique à la France. La confection, sous l'occupation, du Bulletin rouge brique d'observation économique, le premier du genre, la création de l'Institut national d'études démographiques, etc.

Quarante-cinq livres, des milliers d'articles. Qu'est-ce qui fait courir Alfred Sauvy ? Trois mots : Éclairer l'action, y a en lui, une rage de comprendre et de faire comprendre, de regarder sous le boisseau, de combattre les idées reçues, les mythes qui collent aux idéologies mais que les réalités démentent. Du coup Alfred Sauvy ne s'est pas fait que des amis du côté des betteraviers, des constructeurs d'automobiles, des partis politiques ou des gouvernements, etc.

Après ses nombreux voyages, ses vingt-sept ans au Conseil économique et social, ses dix ans au Collège de France, son combat de plume, estime-t-il sa mission remplie ? " Toute ma vie, je ne serai jamais qu'un artisan et un expérimental, écrit-il... L'idée de posséder un bon instrument d'observation, et grâce à lui de tailler, à larges coups, dans l'ignorance de l'opinion... me hante intensément et ne me quitte pas. "

C'est avec gravité - une fois n'est pas coutume - qu'il avoue : " Si mission il y a eu, elle n'a pas été remplie. La lumière n'a pas été répandue, la démocratie n'est pas réalisée. " Mais les jeunes sont là et c'est vers eux qu'il se tourne en leur demandant de... ne pas le respecter, parce que " le respect, c'est la distance, dans l'isolement ". " N'ayez pas peur, leur dit-il, la vieillesse n'est pas contagieuse ", et encore : " Voyez-vous, vieillir n'est rien, le pénible, le tragique, c'est de voir vieillir les autres. "

Leçon de sagesse, de conscience, de vie, le dernier " Sauvy " est un excellent roboratif pour temps de crise.